

UNE TRADUCTION EN ANGLAIS

DE « POSSIBLE IMAGINAIRE »

Taffy Martin

Le vent, le ciel, des maisons, des chemins, les voix des passants et du passé, c'est le paysage reconnaissable mais ô combien insaisissable de « Possible imaginaire ». Dans son essai intitulé « Malrieu, ici », Jean Tortel nous rappelle la devise du poète : « une espèce de merveille traduisible était partout présente, offerte à la pénétration... ». Merveilleux, certes, mais le traducteur qui tente de pénétrer cet « ici » et qui songe à le traduire rencontre ce que Georges Mounin a si justement appelé une « transparence trompeuse ». Et pourtant, c'est justement la simplicité de « Possible imaginaire » et l'intangibilité du sacré dont cette œuvre est imprégnée qui nous interpelle et qui nous échappe. N'est-ce pas Malrieu lui-même qui a insisté sur l'impossibilité d'écrire « l'odeur de terre mouillée, les feuilles mortes que le vent soulève sur les coteaux jusqu'à les confondre avec les corneilles » ? Si l'univers de Jean Malrieu est habité par cette nature souvent mélancolique et dont les pluies de fin août annonçaient chaque année son anniversaire et l'inévitable départ de Penne de Tarn, il est aussi habité par une plénitude où « Les arbres croulent de prunes » (*CT*, 41). Cette mélancolie nourrie de plénitude rythme les poèmes hésitants et fluides, drus et chantants à la fois. Tout comme le paysage qui médusait Malrieu, « là devant moi tant de plans, de lignes qui se heurtent, qui se complètent... » (*CT*, 51), mais qui résistait à sa plume, « Comment avec nos 25 lettres écrire... ? » (*CT*, 19), la poésie de Jean Malrieu confond le traducteur. Comment rendre justice à cette poésie empreinte de la lumière, des odeurs, des contours et de « l'accent de soleil » si cher à Malrieu ? Comment rendre la pudeur, la gravité et l'allégresse du phrasé de ses vers ? Malrieu, grand pêcheur, nous montre la voie : « un pêcheur, c'est aussi le poète. Il lance la ligne et ne sait trop ce qu'il va ramener » (*LJB*, 8). Ce qu'il sait, c'est que la rivière est son « miroir d'eau » (*LJB*, 14), un miroir à travers lequel « nous ne pouvons voir que ce qui est en nous. La beauté reste intérieure » (*LJB*, 16). Nous espérons que cette traduction, miroir de « Possible imaginaire », laisse transparaître cette beauté intérieure.

COMME LA MER, L'ÉTERNITÉ

Elle est fragile, elle est fugace, l'échappée
Vers la sérénité insoutenable.
La brisure vole aux ombres le paysage habituel,
Ses arbres, leurs détails, la maison à l'aisselle du vent.
— Déjà, une inaudible clameur a éclaté
Dans les éboulis de ta vie, vers les terres de l'est de l'âme.
La vie craque comme la charpente.
Tel est le bruit que tu ne dors plus, te lèves, la lampe à la main, inspectes
l'étanchéité des cloisons,
Te rassures
Pour habiter encore la défroque et te contenter du simulacre.

Mais, partout où la lumière se déplace,
Sourd cette flaque d'éternité.

C'est attribut de Dieu que de ne pas avoir de fin.
Sur la lisière de ton champ, paysan jaloux,
Tu déplaces les bornes :
Encore un arpent, un empan de vie!
Les murs sont des nuées. Qui déplacerait la nuit?
Hors de toi, hors d'atteinte, le temps ne t'appartient pas.
Alors, tu lèves les yeux, craintif, prêt à toute alliance démoniaque avec le
Prince et les Principes.

Sous chaque meuble,
Sous chaque fleur,
L'Éternité.
Et ton désespoir terrible devient amour.
L'éternité est une femme dans tes bras.
Tu t'épuises en elle qui ne désire que l'union.
Entre tes lèvres, la respiration
Comme une scie,
Et vers la fin du temps
Qu'est-ce, sinon la paix, la grande absence?

Puis se réveille La Sibylle.
Donne-nous l'éternité et nous serons sauvés.
L'éternité du caillou, même s'il se brise dans le ressac.
L'éternité du sable sur les plages.
L'éternité, fenêtre sur nous-mêmes
Avec quelqu'un qui regarde
Comment nous acceptons la mort.

Mais je n'ose prononcer le nom de la secrète.
Là, dans le jardin, deux adolescents comme nous fûmes, chuchotent,
Beaux, toujours insolents et fiers! Plus durables que nous,
Et qui supplient, de leurs lèvres mortelles,
L'incarnation et le désir.

L'invisible pudeur des choses les éloigne.
Pour eux, le cycle est complet : l'instant, l'éternité,
Plaine morne où parfois s'élève un tourbillon.
— *Quae est ista?* — Qui est-elle,
Celle qui vient du désert, chargée de myrrhe et de benjoin,
Cette mort amoureuse choisie dans un déluge de choses impossibles ?

I

*Dans la lumière du soir
Entre l'écrit et le vécu
Qu'est-il inscrit sur mon front ?
Ici, un homme témoigne
De la pierre, du jasmin.
Entre possible, imaginaire
J'écris l'odeur de la foudre.*

1

Les mains pleines de soleil
Je me prends
Pour un vivant.

Je projette mon courage,
Mentant à qui?
Et suis-je quitte
Parce qu'un vague sens de la douleur

Ennoblit?

2

Cet humble jeu, c'est vivre
Une musique écrite au bas d'une page détachée

D un livre épars dans la Genèse.

Saisis par l'apothéose,
Des nuages glissent
Plus effilés que des poignards

La douceur de l'heure
Atteint le sacrilège.

3

Notre monde, c'est l'invisible.
Nous usons notre corps au plus étroit
Entre la prière et le mal.

Pays de haut-songe, les bras tendus,
Evitant les écueils comme le plongeur.

4

Le cruchon d'eau, le haillon dans le taillis
Témoignent du périssable,
De la mouvance renouvelée.

Derrière les ruines, le vent
Parle du dérisoire, du sublime.

Les instants me volent.

Et je consens
Entre l'effroi, l'adoration.

5

En vérité, mon âme c'est le monde.
Je la respecte aussi bien là qu'ici.
Je l'entoure de soins, de soucis.
En vérité, l'âme est emplie de l'âme.

6

Nous sommes au pays
Où rien n'est jamais donné.

L'âme reste altérée,
La danse perpétuelle.
Une joie sans danseurs,
Une bouche sans paroles,
Un bonheur sans quiétude,
Un rendez-vous pour personne.

7

Cet instant nul
Où l'air sur la route monte en vapeur,
Cette grâce solennelle,
Austère, car vouée à la dispersion,
Ce bourdonnement d'abeilles,
De quoi rêver, n'est-ce pas?

En ce lieu de plénitude abandonnée
Que caresse
L'ombre d'un oiseau
Esprits de l'air,
Donnez-moi le vertige.

Le plus terrible est le plaisir,
Plus fort que le désespoir.

8

Le courant est double
De l'amour, du détachement.
La cendre même a pris feu.
Je respecte, j'abandonne.
Les objets sont heureux, dispersés.
J'ai dépassé l'âge de la possession.
L'austérité m'est récompense.

9

Seuls,
Nous sommes terriblement seuls,
Habités par les os.
C'est là que se réfugient les tourments,
Plaines d'agonie nocturne
Qu'arpeute, d'un pas égal,
Le cœur

Comme une monture lasse.

Seuls
Avec notre respiration,
Entre le souci, le souhait,
La joie et son calice.

Car nous buvons à toutes soifs
Et ne vivons que de faim,
Sensuellement sévères.

10
INSOMNIE

Nous avons mis une pierre
Sur notre jeunesse secrète.
Mais elle bouge quand on marche sur elle.
L'entend celui qui ne dort pas.

Je me retourne, me détourne.
La lumière plisse les draps.
Je nage mal dans l'ombre
Dans l'attente d'un pas
Que je sais appartenir à un mort.

Tu peux soupirer après le jour,
Sourire à la mort malade
Les maisons que tu habitas,
À cette heure, ne sont attachées à personne.
Elles cherchent leurs maîtres.
Alors, tu t'émeus du gémissement d'un train sur un pont de fer.

Comme la vie est étroite
Entre la torpeur et les os,
Entre le masque et le visage !

Je ne sais rien de ces morts
Au garde-à-vous dans les arbres,
Etranges sémaphores d'une route
Où je passe en coup de vent.

Je vais au lieu qui les délivre.

11

ATTENTE

Ne ferme pas la porte au soir.
Un feu brûle dans le silence.
L'horloge, en son balancement,
Couvre nos pieds de poussière.
Nous attendons qui unira
Patience et rage de la vie
Et le premier venu
Portera le nom merveilleux.

II

1

PROMENADE

Quand je m'éveille dans le pré d'or
Près d'un bruissant buisson de roses,
Je suis comme le vieil homme
En proie aux caresses du vent.
Et me voici saisi d'étonnement
Entouré de mille esprits.
Là-bas, la chute du vallon
Est une noble image peinte sur la terre.
Des nuages roulent,
Dédaigneux des plaines.
C'est fête dans les champs.
L'heure est humble et bleue.
La main du soir, comme une main de gloire effacée,
Ramène la journée vagabonde
Aux lieux où les guêpes connaissent mon nom.

2

CRÉPUSCULE

À toutes les folies,
Les brises se suspendent aux branches.

Nous sommes, disent-elles, esprits de l'air.
Et les hirondelles folles
Jettent des hélices du haut des tours.

3

IMAGE PEINTE

Ce chemin passe,
Encadré de bois curieux,
Disparaît au tournant, derrière un buisson,
Mais existe toujours. C'est là
Que, tous les jours, *je poursuis* ma vie.

J'ai à aimer le bouquet de cystes,
L'anémone sylvie, le feuillage grêle.
Là, sont arbres et jardins simples,
Le ruisselet que l'on devine à peine,
Les noms inscrits sur l'air
Pour que l'on se sache en pays bienveillant.

Le ciel se découpe en images bleues.
Vers sa lucarne transparente
Montent les chemins.

4

LES GRANDS ESPACES

À cette heure, dans les métairies,
Les arbres allongent leurs ombres.
Dans ces fermes de sommeil
Le temps s'octroie relais, s'abreuve,
Lui, le dénaturé
Pendant que les bêtes pensives tournent la tête,
Respectueuses de sa faiblesse.

5

LECTURE D'UN PAYSAGE

À qui, derrière mon épaule,
S'adresse le monde étonné?
Je dérive au long des lignes imprévisibles
Dans la syntaxe du paysage.
Mais un double concerné
Tire de mon visage inconnu
Des lectures secrètes
Où passe, à travers les fleurs,
Dieu que je ne vois pas.

6

SIGNES D'AIR

Ce vent, ses roses d'air,

Ses profils, ses reprises,
Ses filins, ses félins, sa griserie,
Sa seigneurie, l'étourderie,
La tendresse mêlée au chant,
Cette rudesse, ce tourment,
La vitre dépolie, sa bouche plate,
Sa signature ascendante, tourbillon,
Sa verdeur, sa jeunesse,
L'oubli de son nom.

7

PAYS BRULE

Il fait beau à désespérer une âme crédule. Le ciel est ouvert comme un tombeau.

Je m'étais avancé vers les hommes. Ils peinaient dans les champs, se redressaient à mon passage. J'éveillais de vieilles douleurs. Là, une ville en ruines : un bonheur pour un archéologue. Pour d'autres, un pays où Dieu ne fit que passer.

J'ai peint ces gestes à la fresque. Ils déplaçaient les tentures du soir. Mais regarde donc comme tu es léger! Tes pas marquent à peine la poussière.

C'est l'heure de prendre soin de tes os, de choisir l'encens dans ce pays de force où l'angoisse est une ferveur brûlée.

8

LE CIEL

Dans le soir
Sont venues les paroles doucereuses
Les familières qui enlacent.
Elles ont dit
Dans le sommeil est un tombeau.

Toi qui sais,
Dis-moi quelle chaleur, sinon la tienne,
Y trouver, mort véhémence
Jointement serrée par l'amour.

9

LE PLAISIR

Le plaisir creuse, rend adorable
La mort puisque nous nous attardons

Autour des fêtes.

Ne prononce pas les paroles
Qui mentent bien,
Ces obliques poisons de l'oreille
À l'âme qui veut bien se laisser étourdir.

Plaisir de se reconnaître, de donner
Au temps un rendez-vous,
D'ensemencer un regard;
De dire
Débarque en moi et je te sauverai.

Mais il faudrait un monde fixe.
Ici, même le jardin grandit
Ou s'amenuise, selon le soir.

Dis-moi qu'on pille les vergers,
Que le temps des vendanges
Est proche.

10
TERRE

Terre, encore une fois,
Une fois encore et toujours encore une fois,
Pour fixer,
Pour retenir,
Terre merveilleuse,
J'ose apparaître comme le spectateur qui monterait en scène.
Je ne serai qu'un long regard,
Un intense regard – comme il en faut parfois –
Par la lucarne insensée, je verrai.
J'oserai voir,
Respirerai.

Je suis là depuis le début du monde,
Les mains pleines de divinités comme celles du potier qui éclairent un peuple
de formes.

Je ne comprends rien à ses lois, mais l'intelligence n'est pas en jeu.
Je ne sais voir que les courroies célestes qui retiennent les astres,
Que m'étonner du brin d'herbe parfait et accompli,
Du ciel entre le ciel,
Ecouter l'alphabet des naissances, des rumeurs

Et transcrire.

LIKE THE SEA, ETERNITY

It is fragile, it is fleeting, the flight
Toward intolerable serenity.
The breach strips the shadows of their usual landscape,
Its trees, their details, the house in the hollow of the wind.
— Already, an inaudible clamor has erupted
In the rubble of your life, toward the lands of the east of the soul.
Life creaks like the roof beams.
The sound is such that you no longer sleep, but rise, lamp in hand, check
whether the walls are watertight,
Take comfort
In conserving appearances, settling for pretence.

But, there wherever light strikes,
Wells this pool of eternity.

The essence of God is to have no end.
At the edge of your field, jealous farmer,
You displace the boundary stones:
A larger compass, another span spanned!
The walls are clouds. Who would displace the night?
Beyond yourself, beyond reach, time not yours
Then, you lift your eyes, timorous, ready for any diabolical alliance with the
Prince and with Principles.

Beneath the furniture,
Beneath the flowers,
Eternity.
And your terrible despair becomes love.
Eternity is a woman in your arms.
You expend yourself in she who desires but union.
Between your lips, breath
Like a saw,
And toward the end of time
What, if not peace, is immense absence?

Then La Sibylle awakens.
Give us eternity and we shall be saved.
The eternity of the pebble, even battered by the backwash.
The eternity of sand on beaches
Eternity, our window

With someone watching
How we accept death.

But I dare not speak the name of the secret.
There, in the garden, two adolescents like we were, whisper,
Handsome, forever insolent and proud! More abiding than we,
And who entreat, with their mortal lips,
Incarnation and desire.

The invisible decorum of things sunders them.
For them, the cycle is complete, an instant, an eternity,
A doleful plain where whirlwinds sometimes whirl.
– *Quae est ista?* –Who is she?
She who comes from the desert laden with myrrh and benzoin
This amorous death chosen from a deluge of impossible things.

I

*In the evening light
Between writing and living
What is inscribed on my forehead?
Here, a man bears witness
To stone, to jasmine
Between possible, imagined
I write the scent of lightening.*

1
Hands full of sun
I take myself
For one of the living.

I project courage,
Lying to whom?
And am I quits
Since a vague sense of sorrow

Is ennobling?

2

This humble game, is living
A music written at the foot of a page torn
From somewhere in the Book of Genesis

Roused by the apotheosis,

Clouds slip by
Leaner than daggers,

Passing pleasures
Approaching sacrilege.

3

Our world, is the invisible.
We use our bodies to the utmost
Between prayer and evil.

Country of storied dreams, arms outstretched,
Avoiding the snags like a diver.

4

The water jug, the tatter in the thicket
Bear witness to decay,
To the sphere of renewal.

Behind the ruins, the wind
Speaks of scorn, of sublimity.

Each instant robs me.

And I consent
Between dread, adoration.

5

In truth, my soul is the world.
I respect it as much there as here.
I surround it with care, with concern.
In truth, the soul is suffused with soul.

6

This is a land
Where nothing is ever simple.
The soul remains parched,
The dance perpetual.
Mirth without dancers.
Mouth without words,

Joy without peace.
Rendez-vous with no one.

7

This still moment
When the air on the road rises in mist,
This solemn benediction,
Austere, since doomed to dispersion,
This buzzing of bees,
A dream. No?

In this setting of abandoned plenitude
Caressed by
The shadow of a bird
Airborne presences,
Give me giddiness.

The most terrible is pleasure
Stronger than despair.

8

The tide is twofold
Of love, of detachment.
Even the ashes have caught fire.
I respect, I abandon.
The objects are happy, dispersed.
I have outdistanced the age of possession.
Austerity is my reward.

9

Alone,
We are terribly alone,
Beleaguered by bones.
There where torment takes refuge,
Plain of night-time agony
Paced off with steady step by
The heart
Like a weary mount.

Alone
With our breathing,

Between grief, desire,
Joy and its chalice.

For we drink to all thirsts
And live but by hunger,
Sensually severe.

10
INSOMNIA

We have laid a stone
Over our secret youth
But it stirs when walked on.
Hears he who sleeps not.

I turn, I return
Light pleats the sheets,
I swim poorly in the shadow
Expecting a step
I know belongs to the dead.

You can sigh after day,
Smile at sickly death.
The houses you inhabit,
At present, are attached to no one.
They are looking for their masters.
And so, you are moved by the creaking of a train on an iron girdered bridge.

How narrow is life
Between torpor and bones
Between mask and face!

I know nothing of the dead
Standing guard in the trees,
Strange semaphores on a road
I am headed for the site of their deliverance.

11
WAITING

Shut not the door on evening.
A fire is burning in the silence.
The clock, with its pendulum,
Covers our feet with dust.

We await he who shall unite
Patience and the will to live
And the first to arrive
Shall be called marvelous.

II

1 PROMENADE

When I awake in the golden meadow
Near a rustling rose bush,
I am like the old man
Prey to the wind's caresses,
And I find myself startled
Surrounded by thousands of presences.
Further off, the valley wall
Is a lofty scene painted on the land.
Clouds wheel by,
Disdainful of the plain.
A feastday for the fields.
The hour is humble and blue.
The hand of evening, like a hand of modest glory,
Draws the vagabond day
Toward places where the wasps know my name.

2 TWILIGHT

On a whim,
The breezes catch on the branches.
We are, they say, airborne presences.
And the mad swallows
Send spirals swooping from the tops of towers.

3 PAINTED IMAGE

This path continues,
Framed by a curious wood,
Disappears at the bend, behind a bush,
But still exists. It is there
That, every day, *I pursue* my life.

To love I have the bouquet of rose-rock,
The wood anemone, the spindly foliage.
Over there, simple trees and gardens,
The brooklet barely discerned,
The names inscribed on air
So that we know we are in kindly country.

The sky subdivides into blue pictures.
And the paths lead
To its transparent skylight.

4

OPEN SPACE

Presently, in the share fields,
The trees lengthen their shadows.
On these sleep farms
Time takes a respite, quenches its thirst,
Time, the curtailed
While pensive animals turn their heads,
Respectful of its frailty.

5

READING OF A LANDSCAPE

To whom, behind my shoulder,
Is the astonished world speaking?
I drift along unpredictable lines
In the syntax of the landscape.
But a concerned other
Draws from my unknown face
Secret readings
Where, across the flowers, walks
God whom I do not see.

6

AIR SIGNS

This wind, its air-roses
Its contours, its upstarts,
Its coils, its kittens, its elation,
Its lordliness, the carelessness,
The tenderness tinged with song,
This hardiness, this torment,
The frosted pane, its flat face,

Its soaring signature, whirlwind,
Its verve, its youth,
Forgetting its name.

7

BURNT COUNTRY

This perfect weather could drive the credulous to despair. The sky as wide as
a grave.

I moved toward the men. They were toiling in the fields, stood as I passed. I
awakened old sorrows. There, a city in ruins, an archeologist's dream. For others, a
country where God simply walked by.

I painted these gestures as frescoes. They displaced the evening shrouds. But
look then how light you are. Your feet barely mark the dust.

It is time to care for your bones, to elect incense in this land of might where
torment is scorched fervor.

8

THE SKY

In the evening
Came the honeyed words,
The familiar ones that surround,
They said:
In sleep is a tomb.

You who know,
Tell me which heat, if not yours,
Shall be found there, vehement death
Close in the clasp of love.

9

PLEASURE

Pleasure settles in, makes death
Adorable since we linger
Over feastdays.

Speak not the words
That lie well,
Those oblique poisons of the ear

To the soul seeking to be insensate.
The pleasure of self recognition, of giving
Time a rendez-vous.
Of sowing a glance;
Of saying,
Disembark in me and I will save you.

But we need a fixed world.
Here, even the garden grows
Or shrinks, depending.

Tell me that they plunder the orchards,
That the time for the wine harvest
Is nigh.

10
LAND

Land, yet again,
Once more yet and again one more time,
To maintain,
To retain,
Wondrous land,
I dare appear like the spectator who'd take to the stage.
I shall be but one long gaze,
An intense gaze – as can be necessary –
By the senseless skylight, I shall see.
I shall dare to see,
And breathe.

I have been here since the beginning of the world,
My hands full of divinities like those of the potter who reveals infinity of
forms.

I understand nothing of his laws, but intelligence is not the question.
I see only the celestial rings that retain the stars,
Know only the wonder of a blade of grass, perfect and complete,
Of the sky within the sky,
Listen only to the alphabet of births, of rumors

And transcribe.